

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — DALBIANINO

II

Les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre et se regardèrent ensuite d'un air presque honteux.

— Nous avons eu peur ! dit enfin la marchesa.

— Eh ! mon Dieu ! oui, nous avons eu peur. Il est si facile de se laisser dominer par le merveilleux. On croit si vite aux chimères !

— J'y suis plus disposée qu'une autre et quo je ne le serais dans un autre moment. Un pressentiment funeste me poursuit ; je suis convaincue qu'il va m'arriver quelque malheur, que ma vie est menacée.

Je ne vois plus les choses sous le même aspect. Un long orpèbe s'étend pour moi sur la nature. Je tressaille au moindre bruit ; j'attends toujours, et je ne sais ce que j'attends, mais ce n'est point le bonheur.

— Ah ! pauvre marquise, pourquoi êtes-vous venue à Venise : Comme on cherche sa destinée !

— Oui, comme on la cherche et comme elle vous trouve vite ! Cet homme, je l'avais oublié ; bien plus, si par hasard son souvenir me présentait à moi, je le fuyais à l'égal d'une mauvaise pensée. Il avait assisté à des scènes si pénibles et si poignantes ! Il en savait trop !

Elle baissa la tête, accablée sous le poids de ces regrets, de la conscience que nous appelons des remords.

— Eh bien, poursuivait-elle, je l'ai revu et je l'ai aimé, non pas comme la première fois, mais avec tout ce que Dieu m'avait donné de force et de sentiments. J'ai porté cet amour comme on porte un cilice, et cet amour me tuera.

— Hélas ! quelle est la singulière destinée de notre génération ! Elevées au milieu des roses, de la poudre à la maréchale, des vers et des billets doux ; accoutumées à badiner avec l'amour, à le regarder comme la plus amusante des folies, à jouer avec l'existence, à ne rien admettre de sérieux autour de nous, nous voilà, jeunes encore, avec l'échafaud en perspective, les passions graves et violentes qu'enfante nécessairement une époque de dangers.

Nous voilà tout aux dévouements, tout aux sacrifices, et nous avons trouvé des forces pour cela. Nous mourrons bien, n'est-ce pas ? poursuivait-elle avec orgueil.

— C'est ce que je saurai bientôt, j'en suis sûre ! répliqua la marquise, et j'espère ne pas faire honte à ma race. Mais la lune se cache, la fraîcheur vient, il est tard, rentrons, chère comtesse : j'ai été indiscret sans doute, vous êtes fatiguée, et je n'aurais pas dû vous retenir aussi tard.

Les revenants ne se montreront point cette nuit.

Les statues, que l'astre de la nuit n'éclairait plus, se détachaient maintenant en sombre sur le feuillage, ou plutôt se confondaient avec lui. Des oiseaux nocturnes, perchés sur la croix du clocher, se renvoyaient leurs plaintes mélancoliques.

Les deux femmes se prirent la main et rentrèrent.

A peine avaient-elles fermé la porte derrière elles qu'un coup de sifflet aigu retentit au bas du degré.

III

Le lendemain, de très-bonne heure, Aurora se réveilla. Elle

regarda autour d'elle avec étonnement, car ses esprits peu présents, même à un moment plus avancé de la journée, l'étaient bien moins encore après une nuit de rêves et de fièvre : elle aperçut les eaux du lac, la montagne, le magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux ; et l'air frais du matin, frappant son visage, lui donna un mouvement de jeunesse qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps.

— Ah ! se dit elle, qu'il ferait bon vivre ici avec lui !

Elle s'avanga sur le balcon en saillie, vêtu de blanc, belle et adrienne comme une péri, et ses yeux se fixèrent sur une barque montée par deux ramours, la seule qui sillonnât les eaux du lac en ce moment.

— Des prosorits ! semblables à nous hier, sans doute.

Elle s'accouda sur cette balustrade de pierre, en se disant qu'il serait bien doux de la franchir et d'aller chercher dans les eaux bleues qui dormaient à ses pieds, l'oubli de toutes choses.

— Et que pensera-t-il quand il viendra, se demanda-t-elle, ne dois-je pas l'attendre ?

Pauvre enfant, qui croyait toujours !

Après avoir admiré les horizons éloignées et les tristes roches sur lesquelles la maison était construite, elle releva la tête vers la terrasse et le toit en portique qu'elle apercevait si haut au-dessus d'elle.

En ce moment même, un homme, un vieillard à barbe blanche, l'examinait curieusement et lui faisait signe de monter vers lui.

Elle ne le connaissait point, elle en eut peur et se retira ; puis appelant ses femmes, elle se fit habiller et demanda à sortir.

— Madame la comtesse n'est point éveillée, mademoiselle.

— Qu'importe !

— Elle a défendu de laisser sortir mademoiselle avant qu'elle vint la chercher elle-même.

— Ah ! ah ! je suis prisonnière ?

— Madame la comtesse ne nous en a point informées.

Elle eut beau questionner, elle n'obtint pas d'autre réponse. Depuis le dernier événement, elle n'avait près d'elle que des vassales du comte, d'une fidélité à toute épreuve, qui seraient mortes plutôt que de manquer à ses ordres.

— Allons ! puisqu'il le faut, taisons-nous, la parole même m'est interdite : je puis penser !

Elle attendit sur son balcon, jusqu'à l'heure où sa sœur la fit appeler, suivant de l'œil les deux hommes et le bateau qui s'éloignait dans la direction du lac de Lecco.

Celui qui l'examinait du haut de la terrasse y était toujours. La marchesa vint près d'elle sans qu'elle l'aperçut.

Aurora, qui connaissait son amour pour Armand, la haïssait comme une rivale : elle se recula comme si un serpent l'eût touchée.

— Ne venez vous point, mademoiselle ? votre sœur vous attend.

— Ah ! c'est vous, madame ?

Un salut hautain accompagna ces mots.

— Pauvre enfant ! reprit Fiorina, qui en vint à sa compagnie de chafac ? Est-ce que nous ne souffrons pas toutes deux pour lui ? Est-ce que notre souffrance ne doit pas nous unir, au contraire ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répondit Aurora en se dirigeant vers la porte.

Madame Dandolo les attendait dans la sombre pièce où elle avait passé la nuit, et toutes trois déjeunèrent en silence. Chacune d'elle avait sa douleur à écouter.